

HISTORIQUE

DU

110^e REGIMENT TERRITORIAL D'INFANTERIE

Le 1^{er} août 1914, à 17 heures, la mobilisation générale est décrétée.

Le lieutenant-colonel PILLON commandant le 110^e territorial, est informé aussitôt. Dès le lendemain, aidé de plusieurs officiers accourus au premier appel, il prend toutes les mesures propres à accélérer la mobilisation du régiment. Le 3 août, dès 6 heures, officiers et troupiers affluent ; les braves cultivateurs de la Drôme, laissant la moisson inachevée aux mains des femmes, des enfants, des vieillards, sont les premiers arrivés. Dans l'après-midi, voici les contingents du Rhône. Personne ne manque à l'appel. La mobilisation, préparée de longue date par l'autorité militaire s'effectue, grâce aussi à la bonne volonté de tous, avec une étonnante rapidité. Le 8 août, — à l'aube du 4^e jour de la mobilisation ! — le régiment, admirablement équipé, s'embarque à la gare de Romans. Deux trains le transportent à Briançon où il arrive dans la matinée du 6. Le même jour il prend ses cantonnements dans les villages de la vallée de la Guisane, à l'exception de la 3^e compagnie qui va occuper le fort de l'Olive et les baraquements du Granon, où elle sera remplacée le 7 septembre par la 2^e.

Dans le Briançonnais

Le régiment séjourne dans le Briançonnais du 6 août au 28 septembre. Il n'a pas à combattre, car l'Italie, bien loin de nous attaquer, se détache de la Triplice et commence à fourbir l'épée qu'elle dirigera un peu plus tard contre l'Autriche. Mais ces deux mois ne sont pas stériles pour le 110^e. Sous la direction de son lieutenant-colonel et des chefs de bataillon (les commandants BUISSIERE, BLANCHET et OLIVAIN), l'instruction est reprise, complétée, on se nourrit des enseignements tirés des premières rencontres avec l'ennemi et portés à la connaissance de tous par le Général en chef. On exécute des manœuvres dans la vallée de la Guisane, on fait des marches de nuit ; pour les exercices de tir, on gravit chaque semaine les pentes rapides du Granon.

Le 14 septembre, le régiment cède au 159^e de ligne, 3 officiers et 750 sous-officiers, caporaux et soldats. La plupart sont des volontaires, le lieutenant TASTU, qui a demandé à passer dans l'armée active, tomba peu après au Champ d'honneur devant Arras. L'effectif du régiment se trouve fortement diminué. Mais des renforts arrivent. Le 21 septembre, 500 hommes du 106^e territorial viennent grossir nos rangs et représenter dignement le département de l'Isère. Le 25, un renfort plus important encore s'ajoute au régiment, 14 sergents, 41 caporaux et 696 soldats du 120^e

territorial, braves gens de l'Ardèche et du Gard presque tous volontaires. Ils ont appris que le 110^e allait au front, ils ont voulu partir avec lui.

Le 28 septembre, le 110^e, avec 3 sections de mitrailleuses récemment constituées, vient cantonner à Pérouges, Bourg-Saint-Christophe et Béligneux, à proximité du camp de la Valbonne. Une dépêche ministérielle l'a converti, de régiment de forteresse, en régiment de campagne. Il lui faut donc train de combat et train régimentaire. Chevaux et voitures de réquisition lui arrivent de Lyon. Le 5 octobre tout est organisé, et le 6, à la gare de Meximieux, 3 trains enlèvent troupe et équipages : le 110^e a l'honneur d'être appelé au front. L'ennemi, qui n'ose plus combattre à visage découvert, vient d'inaugurer la guerre de taupes sur un front démesurément agrandi. Il faut des bras pour manier la pelle et la pioche, il faut une armée innombrable pour lutter le long des 700 kilomètres de tranchées. Et les anciens vont aider les jeunes, les pères vont combattre aux côtés des fils.

En Champagne avec le Corps Colonial

Le 7 octobre 1914, le 110^e débarque à Givry-en-Argonne et se met en marche sur Neuville-au-Bois, Vieil-Dampierre, Ante et Sivry-sur-Ante ; le lendemain, il se porte sur la région de Valmy, traversant la plaine monotone jonchée çà et là de capotes grises, de casques à pointe lamentablement écrabouillés, de bottes aux talons ferrés. C'est là que l'Allemand a fui devant les soldats de France, comme il avait fui devant nos pères le 20 septembre 1792. Mais, cette fois, il s'est accroché au terrain et retranché au nord de la ligne Mesnil-les-Hurlus-Massiges-Vienne-la-Villène. C'est dans cette région, où se poursuit une lutte acharnée, que le 110^e territorial va seconder de son mieux une troupe d'élite, le corps colonial.

Tandis que le 1^{er} bataillon occupe, pendant les longs mois d'un hiver pluvieux et froid, les tranchées du secteur du bois d'Hausy, les 2^e et 3^e bataillons collaborent avec les coloniaux à la garde des tranchées du ruisseau de l'Etang et des côtes 180, 138 et 165. Avec une admirable ténacité, et une bonne humeur que les pires souffrances ne pourront altérer, le 110^e s'acquitte de sa belle mission. Les tranchées sont inondées, les pistes qu'il faut suivre la nuit, pour la relève, sont des fleuves de boue ; les trous d'obus remplis d'eau, gênent la marche, le sol détrempe, défoncé, est gluant, glissant, mais il faut tenir, on tient.

A chaque action entreprise par la coloniale, le 110^e occupe sans faiblir les postes qui lui sont assignés. Le 20 décembre, il tient ferme au ruisseau de l'Etang et au bois d'Hausy ; le 3 février, les lieutenants GINON et DAUDET, et plusieurs de leurs hommes méritent, par leur belle attitude sous le feu, les chaleureuses félicitations que leur adresse le général GOURAUD. En toutes circonstances, le régiment s'est bien comporté, et sa conduite exemplaire est appréciée par le commandement. Le 22 février 1915, le général PUYPEROUX, commandant la 5^e brigade, constate, dans l'Ordre de la brigade n° 12 « les solides qualités de calme, de conscience, de dévouement et de courage » dont ont fait preuve les territoriaux du 110^e, et souhaite que « cette vaillante troupe lui soit un jour rendue ».

Avec le printemps de 1915 s'ouvre pour le 110^e la période des grands travaux. Tandis que les mitrailleurs, restés en ligue, contribuent à contenir la poussée ennemie et à repousser une violente attaque sur Ville-sur-Tourbe

(16 et 17 mai), le régiment exécute un vaste programme de travaux de défense. Le 1^{er} bataillon répare et consolide des tranchées à l'ouvrage Pruneau, jusque sous le nez de l'ennemi ; le 2^e bataillon creuse des boyaux de longueur interminable, et, de Beauséjour jusqu'à l'Aisne, tout le pays se hérise de réseaux de fil de fer, grâce à la 8^e compagnie qui s'est acquis dans ce genre de travail une compétence incontestée. Cette bravoure sous la mitraille ennemie, ce zèle à la besogne dans les zones exposées au feu, sont dignement récompensés par tout une fondaison de croix de guerre décernées par le corps colonial. La 1^{re} section de mitrailleuses est citée en bloc à l'Ordre du régiment.

Le 14 avril, le corps colonial cède au 110^e territorial un demi millier de ses plus vieux soldats, exactement 499. A partir de ce moment, le régiment ayant dans ses rangs des hommes de toutes les régions françaises, est comme une image vivante de la Patrie en armes.

A la fin de mai 1915, le corps colonial quitte le secteur. Les corps voisins étendent leur front pour combler le vide ainsi produit ; ils n'y parviennent qu'avec le concours du 110^e qui rattaché au 16^e C. A. va occuper pendant près de trois mois (10 juin au 1^{er} septembre) les tranchées de 1^{re} ligne en face des redoutables positions ennemies de la main de Massiges. C'est au cours de celle période que le lieutenant-colonel PILLON est remplacé dans le commandement du régiment par le commandant OLIVAIN, nommé lieutenant-colonel le 23 juillet 1915.

La Bataille de Champagne

Vers le milieu de l'été 1915, de grands événements semblent proches. Sur le front de Champagne, des batteries sans nombre s'installent, les coloniaux sont revenus, tout surpris de retrouver le 110^e dans ce secteur qu'il sillonne jour et nuit dans tous les sens depuis bientôt un an. Alors commence pour le régiment un temps de fiévreuse activité. Les trois bataillons entreprennent de gigantesques travaux.

Pendant que les vieux R. A. T. aident le génie à creuser des sapes et des mines, la plaine crayeuse est bouleversée par nos vaillants travailleurs ; des boyaux de plusieurs kilomètres rayent de leurs lignes blanches les espaces en arrière du front, des gabionnades construites avec un art consommé traversent la vallée de la Tourbe. Dédaignant les obus qui tombent à chaque minute, insouciant des pertes qu'ils subissent chaque jour, les poilus du 110^e, auxquels suffit un repos de 4 jours à Dommartin-sur-Yèvre, sont les ouvriers inlassables de ce labeur considérable.

Le 24 septembre, tout est terminé. Le régiment, rattaché depuis 2 semaines au 20^e C. A., quitte la côte 166. Le 2^e bataillon, mis à la disposition du génie, va cantonner à Wargemoulin, et tout le reste du régiment occupe les abris de la borne 16 et les tranchées de 1^{er} ligne, immédiatement en arrière des troupes d'attaque. Le 25 au matin, la bataille est engagée. L'assaut général est donné à 9 h. 15 ; l'ennemi est refoulé au delà de la ferme de Maisons-Champagne. Le 110^e aide de son mieux les combattants. Dans la nuit du 25 au 26, à la lueur inquiétante des fusées, sous la mitraille, à travers les boyaux bouleversés, nos poilus vont ravitailler le 26^e et le 69^e de ligne, engagés dans une lutte terrible devant la butte du Mesnil. D'autres jettent des ponts sur les boyaux, comblent les trous de

marmites et aménagent en hâte des pistes qui permettront aux artilleurs de porter leurs batteries en avant. Et il en est ainsi trois semaines durant. Le jour on veille aux créneaux ; la nuit, on plie sous les fardeaux de madriers, de claies, de munitions, qu'il faut porter en 1^{er} ligne en cheminant sous la grêle des projectiles dans l'inextricable labyrinthe des tranchées conquises, ou bien on organise les positions nouvelles, on raccorde les boyaux de la série C aux boyaux de Hambourg, de Berlin, de Koslin, de Cuxhaven.

Pendant celle période héroïque, le régiment a éprouvé des pertes sévères. Mais rien ne saurait diminuer son courage ni affaiblir la fermeté de ses résolutions. Le général commandant le 2^e corps, le général commandant la 39^e division, ont remarqué la belle tenue du 110^e, ils ont été frappés surtout par l'énergie et l'intelligence déployées au cours de l'exécution des travaux. Le régiment en est récompensé dans la personne de son chef honoré d'une belle citation à l'ordre du C. A. ; à beaucoup d'officiers, de sous-officiers, de caporaux et de soldats cités à l'Ordre de la division et du régiment.

Le 15 octobre 1915, le 110^e, passant du 20^e au 10^e corps, quitte la région de Beauséjour pour la côte 203, au sud de Mesnil-les-Hurlus, et le travail reprend aussitôt. Tandis que le 1^{er} bataillon, sous la direction du génie de l'armée, creuse de formidables retranchements le long de la voie romaine, les 2^e et 3^e bataillons affrontent une fois de plus le danger ; c'est le trou Bricot, c'est Tahure, ce sont les fameux « entonnoirs » qui voient nos vaillants poilus à l'œuvre. Le 7 novembre, le 3^e bataillon s'installe tout près de l'ennemi, à la tranchée de Hambourg, le 18, les 9^e et 11^e compagnies occupent l'ouvrage Emery. La compagnie de mitrailleuses, auparavant détachée à la 20^e compagnie d'aérostiers, se retrouve en ligne le 12 novembre, et, tout comme le 3^e bataillon, subit sans faiblir des bombardements furieux.

Dans le Soissonnais

Les 23, 24 et 25 décembre 1913, le 110^e quitte le front de Champagne, et va goûter un repos mérité par 15 mois d'un labeur sans relâche. Tandis que les autos nous emportent à toute vitesse vers Coupéville, nos pensées vont avec émotion aux camarades qui reposent là-bas, sous cette terre qu'ils ont arrosée de leurs sueurs, baignée de leur sang généreux, où ils sont tombés en vrais soldats, face à l'ennemi.

Le 28, le régiment est amené par chemin de fer à Epernay, de là il gagne Moussy, Chavot, Vinay d'Ablois, où il reçoit le meilleur accueil. De larges trouées sont pratiquées dans les bonis des compagnies ; les capitaines rivalisent de largesses. L'ordinaire présente des menus surprenants. Les fatigues sont oubliées, le régiment reprend son ancienne vigueur. Le taux des permissions monte à 15 %. C'est le repos, c'est la joie. Cela dure jusqu'au 22 janvier. Le 110^e se dirige alors vers Châtillon-sur-Marne ; le 23, il cantonne à Olizy, Violaine et Anthenay ; il en repart le 4 février et, le 6, le voilà établi dans le Soissonnais où il est employé à divers travaux jusqu'à la fin du mois. Le 1^{er} bataillon seul est occupé près des lignes à de mystérieuses besognes. Une discrétion absolue lui est imposée, il ne l'a point enfreinte ; le poilu du 110^e sait garder un secret, quand l'intérêt de la défense nationale l'exige. Du 1^{er} au 31 mars, tout le régiment est en ligne,

ou en réserve dans le secteur Pernant-Mercin. Le 1^{er} avril, il vient au repos à Villiers-Hélon, Tigny, Harlennes, etc. ... Il en profite pour organiser définitivement la 2^e compagnie de mitrailleuses.

Verdun

Le 20 avril le régiment, rattaché au 18^e C. A., quitte le Soissonnais et vient cantonner dans les environs d'Oulchy-le-Château ; le lendemain, il arrive à Charleville, Mont-Saint-Père et Mézy, dans la vallée de la Marne, en amont de Château-Thierry. Le 25, il défile à Dormans devant le général commandant le 18^e C. A., puis s'écarte de la vallée pour entrer dans la Brie-Champenoise. Il passe quatre jours à Complizy et Nesle-le-Repons, revient Mézy où il s'embarque en chemin de fer dans la nuit du 29 au 30 avril. Le 30 au matin, il se retrouve sur le quai militaire de Givry-en-Argonne. Il cantonne à Epense et Vieil-Dampierre, se rend le 3 mai à Vieux-Monthier, Sommeilles et Auzécourt (Meuse) et poursuit sa route le 15 jusqu'à Louppy-le-Petit. Le 13 mai, le 1^{er} et le 2^e bataillons, enlevés en auto, arrivent Verdun, où ils seront rejoints le 26, par le 3^e bataillon et les compagnies de mitrailleuses.

Le régiment est appelé à l'honneur de collaborer à la défense de la grande place forte contre laquelle l'ennemi a concentré ses meilleures troupes et un énorme matériel de guerre. Le monde entier, haletant, a les yeux fixés sur ce coin de terre lorraine, où deux peuples ont engagé un duel à mort. Le 110^e vient prendre sa part de gloire dans la lutte terrible déchaînée depuis le 21 février.

Le soir même de l'arrivée, officiers et sous-officiers chargés de travaux vont reconnaître le secteur et l'emplacement des futurs chantiers (bois de la Caillette, bois de Vaux-Chapitre, Fleury, Thiaumont), et dès le lendemain, nos poilus sont à l'œuvre. La lutte est ardente autour du fort de Douaumont, et il ne faut pas songer à prendre le moindre repos. Chaque soir, à la nuit tombante, on voit sur la route d'Etain, se dérouler, en file indienne, la longue colonne des travailleurs du 110^e. Au prix de fatigues inouïes, par des boyaux bouleversés, impraticables, franchissant les espaces découverts sous de terribles feux de barrage, ils arrivent à proximité de l'ennemi, et exécutent sans une défaillance, sans une plainte, la tâche prescrite. Des camarades tombent, blessés ou tués, pulvérisés par les obus de gros calibre. Il n'importe, on rivalise de crânerie. Pas un blessé n'est abandonné dans cet épouvantable enfer. Les brancardiers se conduisent en héros, et payent largement leur tribut à la Patrie. Au petit jour, c'est le retour au faubourg Pavé, et nos vaillants poilus, harassés, couverts de boue jusqu'aux yeux, défilent de nouveau l'outil sur l'épaule, superbes ! Et où vont-ils reposer leurs membres épuisés de fatigue ? Dans des cantonnements bombardés continuellement, dans des maisons fragiles, où un seul obus tue, un jour, 13 soldats et en blesse 35.

Une mission glorieuse entre toutes est réservée au 110^e. Le haut commandement a décidé d'attaquer le fort de Douaumont, il s'agit alors de creuser, en avant de nos premières lignes, sous le nez de l'ennemi, la parallèle d'où partiront les troupes d'assaut, et surtout il faut que cette parallèle soit établie très rapidement. Deux nuits suffiront avec les soldats exercés, mais à une condition, c'est que les travailleurs resteront sur place

toute la journée afin de reprendre la besogne dès la tombée de la nuit. Le 2^e bataillon (renforcé des 3^e et 4^e compagnies), sous les ordres du commandant PEYRON, est chargé de cette tâche périlleuse. Dans la nuit du 20 au 21 mai, la parallèle d'attaque est ébauchée. Le jour paraît, les travailleurs se blottissent dans la tranchée peu profonde encore et dans les entonnoirs que les obus de gros calibre ont creusés. Mais les boches remarquent bientôt le terrassement qui vient de surgir devant eux ; un feu d'enfer est concentré sur la parallèle. Jusqu'au soir, c'est une grêle d'obus qui s'abat sur les poilus du 110^e et les décime. Avec une héroïque ténacité ils supportent sans faiblir cette avalanche de mitraille. Le soir du 21 mai, le travail est repris et achevé dans la nuit. - Le 22, le fort était aux mains des Français.

Alors une lutte plus âpre, plus acharnée que jamais s'engage dans tout le secteur de Douaumont. Les tirs de barrage de l'artillerie ennemie atteignent une violence sans précédent. Le service de santé des divisions est débordé ; le ravitaillement en vivres et en munitions des unités de 1^{re} ligne est presque impossible. Mais les poilus du 110^e sont là. Toutes les nuits, sans cesse ni repos, ils parcourent le champ de bataille, frôlant la mort à chaque pas. Les uns relèvent les blessés et les transportent au poste de secours ; les autres, chargés de grenades, d'obus de 68, de munitions, de matériel, de vivres, de bidons d'eau, atteignent coûte que coûte les premières lignes. Les officiers et soldats de l'active ne peuvent contenir leur émotion en présence de ce courage tranquille, de cette volonté tenace de leurs aînés du 110^e.

Et cette admiration des troupes de l'active pour les poilus du 110^e est un hommage bien mérité. Certes, il est sublime, le soldat qui s'élance à l'attaque, qui bondit au milieu des rangs ennemis ; mais il est sublime aussi, le vieux poilu qui, sans être soutenu par la griserie du corps à corps, sans être entraîné par cette sorte de somnambulisme qui emporte la vague d'assaut, marche une nuit entière au milieu de la mitraille, parcourt vingt fois le champ de bataille, et sans se soucier de la mort qui passe, accomplit les missions les plus difficiles et les plus dangereuses.

Sous ce titre : Un héros obscur de Verdun «Le Ravitailleur», *L'Illustration*, au début de juillet, publiait une gravure magnifique : Sur un champ de bataille bouleversé par les obus, par une nuit sinistre, éclairée seulement par les lueurs fie la ligne de feu, un vieux soldat à barbe grise, chargé d'une douzaine de bidons, vient de tomber frappé par une balle en pleine poitrine. La douleur crispe ses traits, mais, dans un effort suprême, il essaye de se relever et de se porter en avant. Ce héros qui, avant de mourir, rassemble ses dernières forces pour accomplir son devoir, c'est le poilu du 110^e.

Le 14 juin, le régiment quitte Verdun pour Dugny. Le 15, il arrive en autos à Passavant-en-Argonne et Grigny. Les deux compagnies de mitrailleuses, restées en ligne près de Fleury, rejoignent Passavant le 18.

Le 110^e prend une semaine de repos. De belles citations à l'ordre du régiment récompensent les vaillants poilus. Aujourd'hui, la grande place forte de l'Est, Verdun au nom immortel, le rempart où s'est brisé la puissance militaire de l'Allemagne, Verdun a dans ses armes la croix de guerre et la croix de la Légion d'honneur. L'éclat de cette gloire se reflète sur tous les défenseurs de la forteresse ; et par conséquent sur le 110^e, car, de même que leurs ancêtres répétaient avec fierté : J'étais à Austerlitz, nos poilus pourront répéter leurs enfants, à leurs petits enfants : J'étais à

Verdun. Et, pieusement, ils associeront à ce mot prodigieux «Verdun» le souvenir des camarades, des frères d'armes tombés sur la terre lorraine face à l'ennemi.

En Argonne

A partir du 24 juin, le 110^e est dirigé sur le front de l'Argonne, où il exécute soit dans la forêt, soit aux tranchées, d'importants travaux. Le 3^e bataillon a l'honneur d'être rattaché pendant près de trois mois à un régiment de réserve, le 249^e. Jusqu'au 18 septembre, il prend une part brillante à la défense d'un secteur difficile au nord du Four de Paris, 3^e bataillon et 8^e compagnie reçoivent de chaleureuses félicitations de la part du général commandant la 69^e brigade.

Du 20 septembre au 4 octobre, le régiment occupe le bois d'Hausy et y marque son court séjour par des travaux d'amélioration rapidement exécutés.

Le 6 octobre, il est transporté en autos à Saint-Nabord, près d'Arcis-sur-Aube ; le 9, il revient à Saint-Ouen, à la lisière du camp de Mailly, où il attend l'occasion de poursuivre sa glorieuse destinée.

La Somme

Le régiment vient de passer deux mois au camp de Mailly, il va entreprendre sa troisième campagne d'hiver. Le 4 décembre, au soir, l'ordre de départ arrive. Dans la nuit du 4 au 5, le 110^e quitte Saint-Ouen et s'achemine, par une bourrasque de neige, vers la gare de Gigny-Brandonvilliers. Trois trains l'enlèvent dans la journée du 5. On traverse la Champagne pouilleuse par Sommesous et Fère-Champenoise, on franchit le plateau de Brie par la vallée du Grand-Morin et Coulommiers, on contourne la capitale par Gretz et Pierrefitte, et on débarque, le 6, à Orry-la-Ville, près de Chantilly, après un trajet de dix-neuf heures. Le 9, le régiment se rend, à pied, à Viarmes et Sengy (Seine-et-Oise), le 10, il est à Beaumont et Noisy-sur-Oise, le 12, il s'établit à Bornel-Belle-Eglise, au Menillet, à Courcelle et à Fosseuse (environs de Méru), dans de confortables cantonnements, parmi une population affable, toute frémissante encore de l'alerte de 1914. La grande banlieue parisienne, effleurée par l'invasion et sauvée par l'intrépidité des soldats de Galliéni et de Maunoury, réserve à nos vieux briscards du 110^e le plus chaleureux accueil.

Mais, durant les trois mois qu'a duré la période de rafraîchissement, le régiment a fait une provision d'énergie qu'il s'agit de mettre en œuvre. Du reste, il a rejoint le 18^e C. A., venu, lui, à pied depuis le camp de Mailly. Le corps d'armée, à la fin de décembre, est dirigé sur le secteur Chaulnes-Péronne. Le 110^e s'embarque en autos le 27, près de Bornel où il s'est rassemblé. Par Beauvais, Breteuil, Moreuil, il franchit, en 13 heures, la longue distance qui le sépare de la région où gronde les derniers échos de la bataille de la Somme. En pleine nuit, il débarque près de la sucrerie de Proyart, sur la route rectiligne d'Amiens à Saint-Quentin et va occuper les cantonnements des camps F et 52

L'ennemi est à Péronne, à Chaulnes. En face de lui, nos troupes occupent les ruines de Barleux, de Berny el de Belloy-en-Santerre. En

arrière de la ligne de feu s'étend à perte de vue la plaine désolée de Picardie, avec ses villages rasés, dont les emplacements sont à peine marqués par des amas épars de vestiges informes (Estrées, Assevilliers, Dompierre, Fay, Fontaine-les-Gappy, etc. ...) Tranchées, boyaux, ainsi que les vastes trous — travail remarquable de notre A. L. G. P. — qui piquent la plaine comme un dé à coudre, tout cela est creusé dans un limon rouge que la pluie délaye en une boue traîtresse où le fantassin s'enlise souvent, et parfois disparaît. Tel est, deux mois durant, le champ d'action du 110^e. Heureusement un. Froid de 20 degrés au-dessous de zéro ne tarde pas à survenir, suivi d'une abondante chute de neige

Du 30 décembre 1916 à la mi-février 1917, on rencontre un peu partout, sur le front du corps d'armée, les travailleurs du régiment : ceux du ravin du Satyre (3^e compagnie), ceux du camp des Cuisines (bataillon ROZERON, puis bataillon PEYRON), ceux des ruines d'Assevilliers (12^e compagnie) et de Dompierre (1^{re} compagnie et C. M. 1). Les uns ravitaillent la première ligne en vivres et en munitions, d'autres comblent les fondrières des routes au moyen des décombres d'Estrées et de Foucancourt ; d'autres encore guident vers les tranchées de Belloy et de Berny une soixantaine de bourriquets portant avec résignation leur bât surchargé.

Le froid devient de plus en plus vif ; une bise glaciale balaye la plaine picarde où nul buisson ne peut l'arrêter. On grelotte, la nuit, dans les baraques Adrian, trop vastes et trop bien aérées pour la saison. Les poilus, un glaçon dans la barbe, travaillent néanmoins à la construction d'abris, à l'élargissement des routes, détachant à grands coups de pic de microscopiques fragments de la boue d'autrefois devenue plus dure que le granit. Le vin gèle dans les bidons. Un poilu affirme avoir transporté sa ration de pinard dans sa musette, sous forme de glaçon. D'autres soutiennent même que l'officier d'approvisionnement, sur le quai de la gare de Chuignes, touche le vin en cubes de glace au moyen des sacs à distribution, ménageant ainsi les tonneaux, selon l'excellent conseil du Bulletin des Armées.

Le 12 février, les différentes unités du régiment sont rappelées à Marcelcave. Elles quittent le camp des Cuisines. Dompierre, Foucancourt, Assevilliers, etc., et reviennent vers l'arrière, rencontrant au long des routes les puissantes colonnes de l'infanterie britannique. Les tommies, au passage, interrompent le chant de « Tipperary » et nous interrogent d'un mot : « Verdun ? ». Nos héros de Fleury et de Douaumont répondent par un signe de tête affirmatif et répondent également : « Verdun ! ». Le mot d'ordre est échangé. La relève est effectuée.

Le 13, le 110^e est emmené en autos à Hardivillers (Oise). Après quelques jours de repos absolu, l'instruction est reprise progressivement ; les spécialistes s'empressent de s'exercer au maniement du fusil-mitrailleur dont le régiment vient d'être doté, tandis que les téléphonistes et les signaleurs participent à d'importantes manœuvres au camp de Crèvecœur.

Ce séjour à Hardivillers dure peu. Il faut que le 110^e apporte sa contribution à la préparation de la formidable offensive qui s'organise pour le printemps. Le 28 février, le régiment placé à la disposition du groupe des armées du nord, quitte Hardivillers, et en deux étapes, par Troussancourt, Bouvilliers, Ansaucourt, Gannes et Sains-Morainvilliers arrive dans la région de Montdidier-Roye : 1^{re} compagnie à Plessis-Rozainvilliers, 2^e à

Faverolles, 3^e, 5^e et 12^e à Vaux, 8^e et 9^e à Rollot, 11^e à Onvilliers, compagnies de mitrailleuses à Tricot et Rollot, compagnie hors-rang au bois de Vaux.

Le haut commandement a fait appel un dévouement de tous ; le régiment se met donc aussitôt à l'oeuvre avec sa belle ardeur qui semble toujours nouvelle. On travaille à la réfection des routes, à l'aménagement de gares immenses, à l'exploitation de carrières, à la construction d'hôpitaux, de voies de 0,60, au déchargement et au transbordement du matériel et des munitions.

Ces travaux durent trois semaines.

Alors un grand événement se produit. L'ennemi, intimidé par les préparatifs grandioses qui se poursuivent inlassablement, et instruit par la cruelle expérience de la Somme, refuse le combat. Il abandonne Péronne, Roye, Noyon et se replie prudemment sur la ligne Saint-Quentin-Laon (ligne Hindenburg), libérant ainsi une vaste région sur une profondeur de trente kilomètres.

Le 110^e interrompt ses travaux, car il reçoit l'ordre de se concentrer aux abords de Montdidier dans la journée du 22 mars. Le 23, il s'embarque à gare de Montdidier et trois trains l'amènent à Dormans. Il se rend, en deux étapes, au sud-ouest de Reims et occupe, jusqu'au 13 avril, les cantonnements de Sainte-Euphraise et Clairizet (E.-M. et C. H. R.), de Méry-Prémecy (C. M. 1), de Bouleuse (3^e compagnie), de Sarcy (12^e compagnie), de Pourcy (9^e compagnie), de Romigny (11^e compagnie) et de Vandeuil (C. M. 2). C'est là que, tout en prêtant l'oreille à la canonnade de plus en plus intense qui roule comme un tonnerre sur le front de Reims, nos poilus suivent avec un patriotique enthousiasme les récits des événements considérables qui se déroulent en Amérique et qui aboutissent, au début d'avril, à la déclaration de guerre des Etats-Unis à l'Allemagne.

Craonne

Le 13 avril, le régiment qui, depuis deux semaines, se trouvait provisoirement attaché au 7^e corps, va retrouver à Courville et dans les villages voisins, les camarades du 18^e C. A., ses compagnons d'armes depuis bientôt un an. Le 15 au soir, il se rapproche, par une marche extrêmement pénible, vers les lignes d'Heurtebise et de Craonne (E.-M. et bataillon de PEYRON à Maizy, bataillon Rozeron à Baslieux-lès-Fismes). Le lendemain, il s'avance jusqu'au pied de l'escarpement du plateau de Vauclerc. Une bataille terrible est engagée pour la conquête de ce bastion formidablement organisé par l'ennemi.

Ce plateau, dont la pente inclinée vers Craonne porte le nom de Californie, est une plate-forme constituée par un banc de roche de 10 mètres d'épaisseur reposant sur un socle de sable fin. Le sable se creuse comme à la main, et le roc, au-dessus, forme une voûte capable de défier tous les calibres. Non seulement il a profité des excavations naturelles ou creuttes (grottes), mais il a perforé le plateau de tout un système de galeries, de couloirs, qui servent d'abris, de magasins, de dortoirs à la garnison. Il y a un Kronprinz tunnel, un Waldtunnel, un tunnel Hindenburg, voire un tunnel Napoléon. Les Boches n'ont pas oublié 1814. Ils savent leur histoire. Mais nous savons aussi qu'en 1814, il y eut des braves qui escaladèrent les pentes

d'Oulches, d'Heurtebise et de Paissy, malgré l'artillerie de Blücher, Ces braves étaient nos pères, messieurs de la Germanie.

Le 16 et le 17 avril, pendant que la coloniale, soutenue par des régiments du 18^e corps, enlève les premières lignes ennemies, le 110^e est établi au pied des pentes de Vauclerc (E.-M. et bataillon PEYRON, au nord de Vassogne, bataillon ROZERON, à Oulches), à l'endroit précis où le maréchal Ney, un siècle auparavant, avait massé ses grenadiers avant l'assaut d'Heurtebise et du plateau de Paissy.

Le 18, le 110^e, revenu la veille au soir à Maizy, se rend à Mont-sur-Courville et supporte, pendant les longues heures de marche, une tempête de neige d'une violence inouïe (par Merval et Fismes) ; là il s'y repose deux jours seulement, car, le 21, il se retrouve rassemblé au camp du Grand Chambrecy (près de Baslieux-lès-Fismes) et, le 22 le voici de nouveau à Maizy.

Alors s'ouvre une période qui va durer près de deux mois, au cours de laquelle le régiment va fournir un effort presque surhumain. Le 23 avril et les jours suivants, il s'établit dans la région coupée de ravins, bossuée de mamelons, qui s'étend entre le plateau de Vauclerc et la vallée de l'Aisne : au Champ d'Asile, au Moulin-Rouge, dans le ravin d'Oulches, sur le plateau triangulaire, au camp Kitchener, au camp Burel, un camp de la Source.

Le Commandement a résolu de s'emparer du plateau de Vauclerc, de Craonne, du Chemin des Dames et des observatoires qui dominent la vallée de l'Ailette. Une mission glorieuse est dévolue au 110^e : il devra assurer, en plein combat, le ravitaillement en munitions, en grenades principalement, des troupes d'assaut.

Le 4 mai au soir, l'attaque débute par un heureux prélude. A 18 heures, après un bombardement copieux des positions ennemies, le village de Craonne est enlevé en sept minutes. Déjà le 110^e donne sa mesure. Les 1^{re} et 2^e compagnies se sont élancées immédiatement derrière la vague d'assaut et se sont acquittées brillamment de leur mission qui était de débayer les rues du village conquis et d'y rendre la circulation possible.

Nos troupes se sont accrochées aux pentes de Californie, elles s'y maintiennent en dépit du bombardement, jusqu'au lendemain, 5 mai, journée mémorable où l'infanterie du corps d'armée, aidée par nos poilus qui devront la ravitailler en munitions, puis en vivres, attaquera la forteresse que l'ennemi a cru rendre imprenable. Ah ! cette guerre actuelle, cette guerre scientifique, cette guerre d'industrie, d'usines, d'armes à longue portée, il faut voir comment, en fin de compte, elle se traduit pour le fantassin, pour le ravitailleur en grenades, pour le pionnier organisant la tranchée conquise. Pour ceux-là, la guerre actuelle est la guerre de toujours, et plus encore que toutes les guerres antérieures, elle exige au plus haut degré l'abnégation, le mépris de la mort, une force morale inouïe. Maintenant, tout comme autrefois, c'est l'héroïsme individuel qui a le dernier mot.

Le 5 au matin, l'assaut général est donné. D'Heurtebise à Craonne, les vagues d'infanterie se précipitent sur l'ennemi, le culbutent, le rejettent dans la vallée de l'Ailette. Une lutte homérique s'engage aux issues des tunnels d'où les mitrailleuses boches, invisibles, invulnérables, crachent la mort. Finalement, les boches, enfermés dans leurs repaires, sont réduits à crier

grâce. Une division de la garde prussienne est anéantie. Le Chemin des Dames, les observatoires sont à nous.

Ce jour là, les poilus du 110^e ont acquis à leur régiment une gloire immortelle. Maintes fois mêlés aux vagues d'assaut, pris dans les contre-attaques qu'ils aident à repousser, insouciant des pertes éprouvées, dédaignant les tirs de barrages, les grêles de balles et de mitraille, ils n'ont cessé de parcourir en tous sens le champ de bataille, et de fournir aux jeunes troupes de l'active les munitions, les grenades, les vivres. Au soir même de cette journée héroïque, il n'est question, dans tout le corps d'armée, que de la conduite superbe du 110^e, et le lendemain lorsqu'il nous est donné d'entendre le récit de la bataille de la bouche même des vainqueurs, avec quelle fierté nous écoutons des officiers et des soldats du 18^e, du 34^e, du 57^e citer les traits de courage des territoriaux !

La joie serait sans mélange au régiment s'il n'avait à déplorer la mort de trop nombreux camarades, officiers et soldats. A Craonnelle au moment où il revenait de visiter ses équipés de travailleurs, le capitaine RUSTERUCCI tombe glorieusement le 5 mai. Dans la nuit du 6 au 7, un avion ennemi survole Maizy, une bombe met le feu à une maison. Les fractions du régiment cantonnées dans le village s'élancent pour combattre l'incendie. Le sous-lieutenant GAY parcourt les cantonnements pour activer les secours ; il tombe frappé à mort par un éclat d'obus.

Tant d'héroïsme déployé, et tant de sang versé si généreusement pour le salut de la Patrie, valent au 110^e l'honneur de la citation suivante à l'ordre du 18^e corps d'armée :

ORDRE N° 199

Le général commandant le 18^e C. A. cite à l'Ordre du corps d'armée :

Le 110^e régiment territorial d'infanterie.

« Régiment territorial qui, sous le commandement du lieutenant-colonel OLIVAIN, a toujours fait preuve des plus belles qualités militaires, en particulier au cours des opérations offensives d'avril et mai 1917, où, malgré la violence des bombardements et les pertes subies, ses unités ont fait preuve, de jour et de nuit, d'une endurance, d'un courage et d'un esprit d'abnégation dignes d'éloges, pour ravitailler les troupes de première ligne et les renforcer au besoin en vue d'étayer les positions les plus éprouvées par le feu de l'ennemi. »

Au Quartier Général, le 19 mai 1917.

Le général HIRSCHAUER, commandant le 18^e C. A.,

Signé : HIRSCHAUER.

Le tableau d'honneur du 110^e s'enrichit d'une longue liste de citations individuelles à l'Ordre du régiment, de la brigade, de la division, du corps d'armée et de l'armée. Et comme tous, officiers, sous-officiers, caporaux, soldats, ont fait preuve dans les mêmes circonstances, de la même intrépidité, toutes les citations sont conçues dans des termes presque semblables : « est parti avec la première vague d'assaut » ; « a contribué à repousser une contre-attaque » ; « a été mêlé aux vagues d'assaut » ; « a

traversé plusieurs fois les tirs de barrage pour assurer le ravitaillement en première ligne », etc. ...

Un volume suffirait à peine s'il était nécessaire de mettre en évidence, par ces témoignages élogieux, le sang-froid des gradés conduisant leur troupe à travers la mitraille, la bravoure tenace des ravitailleurs et des travailleurs de la tranchée, le dévouement des brancardiers secourant les blessés au prix de mille fatigues, le calme imperturbable de nos téléphonistes du Moulin-Rouge et de Blanc-Sablon, plus soucieux des fils rompus que de leur propre vie, et l'audace téméraire de nos signaleurs du plateau triangulaire et du camp ouest, manœuvrant leurs projecteurs troués d'éclats d'obus à côté de leurs abris pulvérisés

Lorsque le général HIRSCHAUER agrafe la croix de guerre à la hampe de notre drapeau quelques fractions seulement, stationnées pour l'instant à Beaurieux, ont le plaisir d'assister à cette fête. C'est que le régiment, s'il est à l'honneur, continue à être à la peine. L'ennemi, en effet, ne s'est pas encore résigné à enregistrer l'échec qui vient cependant de lui être administré « à titre définitif ». Cinq semaines durant, il engage des forces considérables qui, devant l'héroïsme des trois divisions du corps d'armée, fondent « comme fond une cire au souffle d'un brasier ». Et cinq semaines durant, le 110^e, sans trêve ni repos, exécute des missions toujours aussi dangereuses et aussi pénibles. La 1^{re} et la 3^e compagnie sont à la disposition du général commandant la 1^{re} ligne ; la 2^e occupe tantôt le Blanc Sablon, tantôt le camp Aourousseau ; la 5^e, stationnée au camp Leredde, puis à Craonnelle, répare les tranchées et les boyaux de communication ; la 6^e, la 7^e, la C. M. 2 (plateau triangulaire) font des transports de munitions ; la C. M. 1 travaille entre Craonne et notre nouvelle ligne.

Vient enfin le repos, attendu sans impatience, mais bien mérité cependant.

Le 12 juin, le régiment est rassemblé à Beaurieux. Le 13 et le 14, il est transporté par autos à Château-Thierry. Le 16, il quitte la vallée de la Marne pour celle du Petit-Morin. Le même jour on cantonne à Montlevon et dans les hameaux voisins, et le 17, on arrive à Montcoupot, écart de Montmirail. Une semaine de repos absolu. Le lieutenant-colonel est heureux de profiler de cette période de calme pour rassembler le régiment à l'ouest de la ville, en vue de la colonne commémorative de la victoire de 1814, et décorer de la croix de guerre « les braves, dit-il, qui, parmi tant de braves, se sont le plus distingués ». Un soir, dans le décor naturel du parc du château de Montmirail, le théâtre du corps d'armée, donne, en l'honneur du 110^e, une représentation fort bien réussie de la revue « La Cocarde ». Un couplet de circonstance célèbre la vaillance des territoriaux « égaux aux plus héroïques soldats ».

Le 24 juin, le régiment est enlevé en trois trains. On traverse une fois de plus la région, devenue familière, de la Champagne pouilleuse, par Fère-Champenoise, Sommesous, Vitry-le-François et Brienne-le-Château, où une administration prévoyante nous a préparé le café. A Jessains, on atteint la ligne de l'est (Paris-Belfort), et par Bar-sur-Aube, Chaumont, Langres, Chalindrey, Jussey, on arrive à Vesoul, terminus du voyage en chemin de fer. Le bataillon PEYRON cantonne à Vesoul. L'état-major du régiment, la C. H. R. et le bataillon ROZERON remontent la vallée du Durgeon et s'arrêtent à mi-chemin de Luxeuil, à Villeneuve-Bellenoye-La Maize. C'est encore le

repos réparateur, coupé seulement d'exercices de courte durée, cependant que des équipes de poilus experts en agriculture donnent aux habitants de Villeneuve un vigoureux coup de main. La fenaison est expédiée en quelques jours, à la grande joie de nos hôtes.

En Alsace

Le 11 juillet, la C. H R. et le 2^e bataillon viennent cantonner à Coulevon, et, le lendemain, le régiment (moins les équipages qui rejoindront par voie de terre) est enlevé par chemin de fer en gare de Vesoul et dirigé sur la Haute-Alsace.

A deux heures de l'après-midi, on franchit la trouée de Belfort, puis on dépasse, non sans une patriotique émotion, l'ancienne frontière aux poteaux renversés, et l'on débarque à Montreux-Vieux pour aller cantonner à Petit-Croix, Foussemagne et Cunelières. C'est une grande joie, et comme une récompense, pour nos héros de Champagne, de Verdun et de Craonne, de venir occuper ce lambeau de terre française arraché à l'ennemi dès les premiers jours d'août 1914.

Le régiment se met au travail sans larder. Le 14 juillet, le 2^e bataillon se rend à Ballersdorf. Mis à la disposition du service télégraphique du C. A., il entreprend et mène à bonne fin l'établissement d'un vaste réseau téléphonique enterré. Le 1^{er} bataillon sous la direction du génie des D. I., travaille d'abord à Angeot, puis à Fullern, puis se rassemble le 22 juillet au camp de la Beauce. Pendant six semaines, il emploie son activité à améliorer le camp, à entretenir les routes et à en ouvrir de nouvelles à travers la forêt de Carspach, à Montreux-Vieux.

Le régiment passe ainsi près de deux mois en Alsace reconquise, au contact d'une population dont la fidélité à la France et la fermeté tenace ont bravé les tentatives de séduction et de vexations sans nombre d'une administration tyrannique, et qui chante maintenant à pleine voix cette *Marseillaise*, née sur son sol, que, depuis un demi-siècle, elle murmurait, le soir, à la veillée, derrière les portes fermées à double tour.

Le 110^e reste ensuite dans la région de Belfort où il reprend activement son instruction et est employé à divers travaux (aide aux agriculteurs, coupes de bois, aménagement d'un camp d'aviation).

Les 6 et 7 octobre, le régiment est transporté en chemin de fer dans la région de Suippes. Il reste attaché au 18^e C. A. qui passe à la 4^e armée, laquelle fait partie du groupe des armées du centre. Là, le 111^e est mis à la disposition du génie pour divers travaux et aménagement d'un camp d'aviation. Il participe à la défense du secteur de 2^e ligne du 23 octobre au 4 novembre.

A cette époque, le 110^e qui a un bataillon à la disposition de la 36^e D. I. et un bataillon à la disposition du C. A., est employé à des travaux de défense et d'organisation ; les compagnies de mitrailleuses contribuent à la défense du secteur.

Le 9 mars, le régiment quitte le secteur de la région de Suippes et se rend par étapes dans la région d'Arcis-sur-Aube.

Le 23 mars, le C. A. est alerté et reçoit l'ordre d'un départ immédiat en vue de l'offensive allemande sur le front britannique.

Le 28 mars, le régiment est enlevé à la gare d'Arcis-sur-Aube pour être transporté dans la région au sud de Compiègne, le 1^{er} bataillon est mis à la disposition de la 36^e D. I, le 2^e à la disposition de la 35^e D. I.

Le 1^{er} juin, le régiment est mis à la disposition de la 15^e D. I. pour la défense de la ligne de Choisy-au-Bac.

A partir du 1^{er} août 1918, le 110^e est organisé en 2 bataillons de pionniers à 3 compagnies et 1 bataillon de mitrailleuses qui prendra le numéro du Corps d'Armée.

TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS OBTENUES

par le Régiment et les Unités du

110^e RÉGIMENT TERRITORIAL D'INFANTERIE

Ordre de la 5^e Brigade d'Infanterie Coloniale

Le 110^e régiment territorial, dont deux bataillons étaient sous mes ordres depuis près de quatre mois, m'est enlevé à la date du 21 février.

Ce n'est pas sans regret que je me sépare de cette belle unité. Bien commandés et bien encadrés, les territoriaux ont participé au dur service de première ligne, au même titre que leurs camarades de la 5^e brigade d'infanterie coloniale.

J'ai été à même d'apprécier leurs solides qualités de calme, de conscience, de dévouement et de courage.

Je remercie le colonel PILLON du distingué concours qu'il m'a donné et je souhaite que sa vaillante troupe me soit un jour rendue.

Dommartin-sous-Hans, le 21 février 1915

Le général PUYPEROUX, commandant la 5^e brigade,

Signé PUYPEROUX.

Ordre de la 69^e Brigade d'Infanterie N° 74

Le général commandant la 69^e brigade d'infanterie ne veut pas laisser partir le 3^e bataillon du 110^e territorial sans adresser à tous, chef, sous-officiers et soldats, ses compliments très sincères pour l'excellent esprit et la belle humeur, l'activité et l'ingéniosité dont ils ont fait preuve dans les travaux très variés qui leur ont été confiés sur les deux rives de la Biesine.

Les belles qualités militaires des hommes de ce bataillon et tout particulièrement de la 8^e compagnie, font honneur au régiment dont ils portent le numéro.

Le général est heureux de pouvoir leur en donner le témoignage.

A l'Armée, le 20 septembre 1910.

Le général DUNAL, commandant la 69^e brigade

Signé : DUNAL.

Ordre Général N° 199 du 18^e Corps d'Armée

Le général commandant le 18^e C. A. cite à l'ordre du corps d'armée :

Le 110^e régiment territorial d'infanterie.

Régiment territorial qui, sous le commandement du lieutenant-colonel OLIVAIN, a toujours fait preuve des plus belles qualités militaires, en particulier au cours des opérations offensives d'avril et mai 1917, où, malgré la violence des bombardements et les pertes subies, ses unités ont fait preuve, de jour et de nuit, d'une endurance, d'un courage et d'un esprit d'abnégation dignes d'éloges pour ravitailler les troupes de première ligne et les remplacer au besoin en vue d'étayer les positions les plus éprouvées par le feu de l'ennemi.

Au Q. G., le 19 mai 1917.

Le général HIRSCHAUER, commandant le 18^e C. A.,

Signé HIRSCHAUER.

ÉTAT NOMINATIF DES OFFICIERS TUÉS

du 2 Août 1914 au 31 Juillet 1918

MM. DANDIEU (Paul), sous-lieutenant, 11 septembre 1915.
BOISSON (Eugène), sous-lieutenant, 19 mai 1910.
BOUCHET (Léon), sous-lieutenant, 1^{er} juin 1916.
MAITRE (Jules-Joseph), capitaine, 2 juin 1916.
GANEAU (Fernand), médecin aide-major, 2 juin 1916.
RUSTERUCCI (François), Capitaine, 5 mai 1917.
GAY (Georges), sous-lieutenant, 7 mai 1917.

ÉTAT NOMINATIF DES MILITAIRES TUÉS

du 2 Août 1914 au 31 Juillet 1918

IMBERT (Léon), 9 décembre 1914.
PHILIPPOT (Jean), 13 décembre 1914 ;
PASTION (Charles), 6 janvier 1915 ;
GROS-BURDET (Charles), 12 février 1915.
MARTEL (Ambroise), 12 février 1915.
ANCE (Louis), 17 février 1915.
CHAIX (Germain), 29 avril 1915.
LEBESSOUS (Camille), 1^{er} juin 1915.
DELRIEUX (Charles), 14 juillet 1915.
MARTIN (Vincent), 22 juillet 1915.
RADIX (Antelme), 17 août 1915.
NIVON (Jules), 11 septembre 1915.
MIALON (Barthélémy), 14 septembre 1915.
CHAZE (Léon), 21 septembre 1915.
GRIMONET (Saint-Alban). 26 septembre 1915.
BEGOT (Joseph), 26 septembre 1915.
PRAT (Victor), 26 septembre 1915.
DOMERGUE (Clément), 26 septembre 1915.
AMBERNY (Guillaume), 26 septembre 1915.
JONQUIERES (Charles), 26 septembre 1915.
CORNILLE (Casimir), 26 septembre 1915.
POLICAUD (Emile), 27 septembre 1915.

BOYER (Louis). 30 septembre 1915.
PRADE (Hippolyte), 30 septembre 1915.
LEXCELLENT (Mathieu), 30 septembre 1915.
PRAYER (Jean), 30 septembre 1915.
BRET (Claude), 1^{er} octobre 1915.
MATHIEU (Louis), 1^{er} octobre 1915.
JUGE (Auguste), 2 octobre 1915.
BONAMY (Jules), 2 octobre 1915.
MITTON (Joseph). 5 octobre 1915.
DÉCRET (Julien), 5 octobre 1915.
REYNIER (Henri), 17 octobre 1915.
LOUBET (Louis), 17 octobre 1915.
ARMELIER (Jean), 24 octobre 1915.
ROMAIN (Emile), 24 octobre 1915.
CHIERPE (Marius), 24 octobre 1915.
PLOYE (Samuel), 24 octobre 1915.
SIMART (Jules), 24 octobre 1915.
REYNAL (Auguste), 24 octobre 1915.
BERNARD (Victor), 5 novembre 1915.
VACHER (Eugène), 8 décembre 1915.
LATXAGNE (Edouard), 27 mars 1916.
GIRARD (Jules), 15 mai 1916.
RENAUD (Jean), 15 mai 1916.
ROBIN (Jules), 16 mai 1916.
GUERIMOND (Jules), 17 mai 1916.
JACQUET (Etienne), 19 mai 1916.
DOUSSOT (François), 19 mai 1916.
MERLE (Germain), 22 mai 1916.
LARCHEVEQUE (Jean), 22 mai 1916.
AUROUSSEAU (Paul), 22 mai 1916.
BAILLY (Antoine), 22 mai 1916.
BLANC (Célestin), 22 mai 1916.
BARRE (Michel), 22 mai 1916.
BOLLERET (Emilien), 22 mai 1916.
AUBERT (Jules), 22 mai 1916.
BART (Elie), 22 mai 1916.
DELALAIN (Gustave), 22 mai 1916.
DELDUC (Jean), 22 mai 1916.
VOITURET (Henri), 22 mai 1916.
REY (Pierre), 22 mai 1916.
CHAUVET (Jean), 22 mai 1916.
MONTASSU (Joseph), 22 mai 1916.
MONTEIL (Désiré-Elie), 25 mai 1916.
CORNET (Jean), 28 mai 1916.
LOMBARD (Joachim), 29 mai 1916.
TEISSIER (Edmond), 29 mai 1916.
MELLIS (Sylvain), 1^{er} juin 1916.
ROURRE (Joseph), 1^{er} juin 1916.
BATAILLON (Benoit), 2 juin 1916.
DEBRUNE (Georges), 2 juin 1916.

AUTRET (Alain), 2 juin 1916.

ESCUDIÉ (Marie), 2 juin 1916.

GENTE (Albert), 2 juin 1916.

Gentile (Vincent), 2 juin 1916.

BIGOIN (Yves), 2 juin 1916.

SARTRE (Valérie), 2 juin 1916.

RÉGNIER (Lucien), 2 juin 1916.

VIDAL (Jean), 2 juin 1916.

LOMBARD (Frédéric), 2 juin 1916.

NOBLET (Jean), 2 juin 1916.

HECTOR (Adrien), 2 juin 1916.

LE CORRE (Joseph), 2 juin 1916.

LAMOURRE (Antoine), 2 juin 1916.

VILLARD (Jean), 3 juin 1916.

PEZZATTI (François), 3 juin 1916.

BAILLY (Abel), 4 juin 1916.

GIUDICI (Jean-Joseph), 4 juin 1916.

BOUVIER (Jacques), 5 juin 1916.

BREST-DUFOUR (Frédéric), 6 juin 1916.

RECOURA (Abel), 6 juin 1916.

MERLE (Ernest), 6 juin 1916.

ROUDIL (Henri), 7 juin 1916.

COULONNIER (Jean), 7 juin 1916.

MOLLIÉ (Louis), 9 juin 1916.

DÉTRUS (Arnaud), 9 juin 1916.

SOURIAC (Charles), 28 décembre 1916.

DURAND (Constant), 27 avril 1917.

LE BIHAN (Yves), 27 avril 1917.

AGERON (Joseph), 2 mai 1917.

RICHARD (Adrien), 2 mai 1917.

GAY (Jules), 3 mai 1917.

COMBES (Parfait), 4 mai 1917.

LUPPI (Jean), 5 mai 1917.

ROUSSET (Louis), 5 mai 1917.

ROUX (Edouard), 5 mai 1917.

ODIER (Pierre), 6 mai 1917.

FANÉ (Gaston), 8 mai 1917.

DAUZAN (Jean), 10 mai 1917.

ESQUERRE (Jean), 10 mai 1917.

PERRET (Louis), 10 mai 1917.

VAN THEEMST (Charles), 10 mai 1917.

COMBE (Emile), 10 mai 1917.

MONLIÉ (Joseph), 10 mai 1917.

MONTELLIER (Paul), 12 mai 1917.

LE DOUARIN (Casimir), 12 mai 1917.

BOISSEL (Odelon), 21 mai 1917.

TISSOT (Jean), 21 mai 1917.

GRILLON (Pierre), 28 mai 1917.

LUQUET (Jean), 3 juin 1917.

LA VALLÉE (Emile), 5 juin 1917.
FLAMENT (Victor), 5 juin 1917.
GONNET (Joseph), 13 août 1917.
COMTE (Théophile), 14 août 1917.
ANTHÈNE (Gilbert), 26 décembre 1917.
CHEVROT (Paul), 26 décembre 1917.
MILLET (Jacques), 26 décembre 1917.
FAVRE (Victor), 1^{er} mars 1918.
BOSSER (Jean), 27 avril 1918.
FONTAINE (Eugène), 27 avril 1918.
LALO (Jean), 27 avril 1918.
BEL (Edouard), 8 juin 1918.
ROUMAGNAC (Guillaume), 13 juin 1918.